



Cinéasteur

Fiche n° 1548

Taxi Sofia - Sortie le 11/10/2017

Bulgarie/Allemagne/Macédoine - 1h43 mm - VO

Du 6 au 12 décembre 2017

<http://cinemasteur01.com>



Présenté en mai à Cannes dans la section *Un certain regard*, *Taxi -Sofia* se passe, comme le suggère son titre, à Sofia dans des taxis. On embarque dans la voiture d'un petit entrepreneur provisoirement reconverti en chauffeur de taxi, un bon gars qui attend le déblocage d'un prêt pour donner une nouvelle impulsion à son -entreprise et pouvoir assurer un bel avenir à sa fille. Il a rendez-vous avec son banquier, et lorsque celui-ci veut le faire chanter, il sort un revolver, le tue et se tire ensuite une balle dans la tête.

Cet incident suscite un débat national à la radio sur le désespoir qui règne dans la société civile. Entre-temps, cinq chauffeurs de taxi et leurs passagers se déplacent dans la nuit, chacun dans l'espoir de trouver un chemin plus clair pour aller de l'avant...

Télérama - Pierre Murat

Les cinéastes iraniens (Abbas Kiarostami, Jafar Panahi) ont beaucoup utilisé l'idée du taxi, dont les clients se succèdent pour mieux révéler les tares du pays. Stephan Komandarev reprend ce thème en l'amplifiant (ils sont plusieurs à se croiser dans une ville durant vingt-quatre heures) et en l'hystérisant. On n'est plus dans la suggestion à l'orientale, mais dans la fureur slave. C'est avec une belle intensité que le débutant bulgare évoque un monde au bord de la crise de nerfs. Avec ses désespérés qui ne croient plus ni dans l'Etat, ni dans la providence, il évoque irrésistiblement un pamphlet, tourné en 1999 par Goran Paskaljevic, dont le titre résonnait comme une menace : *Baril de poudre*.

Marre. Il en a vraiment marre. De cette préadolescente qui, dès le matin, se déguise en call-girl dans sa voiture et l'agonit d'injures lorsqu'il prétend la ramener au lycée. Et de ce banquier véreux qui, soudain, multiplie par deux le bakchich exigé pour le tirer d'affaire. Petit entrepreneur devenu taxi, Micho perd la tête et le tue. Tout en écoutant, à la radio, une émission où les auditeurs justifient ou condamnent cet acte, ses confrères continuent de travailler. Tandis que la nuit tombe, on suit un dragueur qui sauve un suicidaire menaçant de se jeter d'un pont — il en a l'habitude : c'est son cinquième de l'année ! Celle qui reconnaît, en dépit des années, le prof qui a saboté sa carrière jadis. Le petit vieux qui n'a qu'un chien, amateur de pizza, à qui raconter la mort de son fils. Et le taxi pope (il faut bien nourrir sa famille) à qui un futur transplanté du cœur explique, comme un héros d'Ingmar Bergman, sa rancœur devant le silence de Dieu...

Malgré quelques outrances (la femme vengeresse), le film reflète brillamment une société sans foi ni loi, dont les membres se demandent, éperdus, quand a débuté l'indifférence qui, aujourd'hui, les submerge. Et un humour noir féroce rend à la fois poignant et pathétique leur détresse. A l'image de ce chirurgien, bien décidé à émigrer définitivement en Allemagne, qui, pour justifier son exil, déclare à propos de ses compatriotes : « *Je peux sauver des gens. Pas des cadavres.* »

Site Next.liberation.fr - Jérémie Piette

Alternant documentaires et fictions, le cinéaste bulgare de 51 ans Stephan Komandarev porte depuis bientôt vingt ans à l'écran des récits traversés par les disparités qui touchent son pays : injustices, quêtes identitaires, misère, migrations, mais aussi toute la part de force, de croyance et d'espoir qui subsiste face à l'adversité. Pour *Taxi Sofia* [...], le cinéaste a parcouru des mois durant la capitale à la rencontre des chauffeurs de taxi. Après de ces gardiens d'histoires intimes, il a pu recueillir un nombre colossal d'anecdotes traçant avec acuité le visage de la société bulgare actuelle. A l'occasion de la sortie du film, *Libération* l'a rencontré à Paris.

Comment vous est venue l'idée de *Taxi Sofia* ?

Dans un taxi (*rires*), il y a trois ans environ. Le conducteur m'a tout simplement raconté qu'il avait été professeur de physique nucléaire à l'Académie bulgare des sciences, avant d'être licencié. Il n'a pas eu beaucoup d'autres options pour survivre : il est devenu chauffeur de taxi. Ce n'est pas du tout un cas isolé. Beaucoup font ce métier en complément d'un autre au salaire peu élevé. On trouve des professeurs, des scientifiques, d'ex-militaires, des boulangers, des musiciens... Celui que j'ai rencontré le premier est l'auteur de cette phrase que l'on entend dans le film : « *La Bulgarie est le pays des optimistes. Tous les dépressifs et les pessimistes sont partis depuis longtemps.* »

Vous vous êtes entretenu avec beaucoup de chauffeurs ? Oui, j'ai même rencontré trois prêtres (*rires*). Il faut savoir qu'en Bulgarie, on s'assoit traditionnellement à côté du chauffeur, on discute, on se confie. Et les chauffeurs aiment aussi qu'on les écoute et leur pose des questions. C'est un peu comme un système d'assistance sociale alternatif. On peut rencontrer parmi eux - et aussi parmi les clients, d'ailleurs - tout le spectre de la société bulgare. C'est pour ça que j'ai choisi ce cadre et cette profession. Après tous les échanges que j'ai eus, je me suis rendu compte d'une chose : ce métier les rend très perméables à « la vie réelle », tout ça sur de très courtes distances. Ils connaissent très bien l'état de leur société, bien mieux que s'ils regardaient seulement la télévision. On a demandé à deux d'entre eux de devenir consultants sur le film. Ils ont lu chaque version du scénario. On souhaitait que tout ce qui est montré dans *Taxi Sofia* soit authentique vis-à-vis de la situation sociale du pays.

Quel a été le dispositif du tournage ? On a pris la décision de tourner le film en plans-séquences, c'était donc vraiment important de trouver des trajets exacts pour chaque histoire, sans pavé, sans trou, avec les bons éclairages. Mais on avait aussi l'envie de présenter les différents visages de Sofia. Avec mon chef opérateur et la directrice artistique du film, on a passé des mois dans la ville avec ma voiture. J'ai bien dû faire 12 000 kilomètres en tout. Je pourrais devenir chauffeur de taxi ! Ensuite, le but était de filmer avec une seule caméra, une caméra vivante, qui sorte de la voiture, qui y rentre. Je voulais qu'elle respire avec les comédiens. J'espère qu'on se rend bien compte qu'ils conduisent vraiment. On voit la vie défiler autour des voitures : les passants, la ville... C'est important.

Pour que tout cela fonctionne, entre moi, le chef opérateur, le reste de l'équipe et les comédiens qui doivent évidemment interpréter mais conduire à la fois au milieu du trafic de Sofia, on a fait cette chose vraiment très utile : le tournage d'une esquisse de 1 h 45, un tournage de répétition. On a fait tout le film une première fois, avec une petite caméra sans éclairage et sans une équipe professionnelle. Puis on l'a monté. Ça nous a permis de le regarder, de se rendre compte de ce qui ne fonctionnait pas et de changer beaucoup de choses, dans la dramaturgie, le comportement des comédiens.

Comment avez-vous trouvé ces comédiens ? Le premier chauffeur est un ami et un très bon acteur. Il est beaucoup plus habitué à la télévision car il anime un talk-show. En ce qui concerne les autres, ils ont une expérience dans le cinéma mais avant tout dans des séries télé ou au théâtre. En Bulgarie, avec dix ou douze films par an, on ne peut être comédien et ne faire que du cinéma. C'est impossible d'en vivre.

Vous avez exercé dans la psychiatrie. Comment êtes-vous devenu cinéaste ?

Adolescent, j'ai fait connaissance avec le Docteur Rieux, dans *la Peste* d'Albert Camus. Grâce à ce personnage, je suis entré à l'école de médecine, puis je me suis dirigé vers la psychiatrie. Pendant mes études, j'ai travaillé en alternance comme infirmier de nuit dans des services psychiatriques, avec pour spécialisations la psychanalyse et les thérapies systémiques. J'ai obtenu mon diplôme de thérapeute de groupe. Puis, en sortant, j'ai trouvé un travail en tant que pédopsychiatre dans un hôpital universitaire. Au milieu des années 90, on a reçu deux caméras VHS et une petite table de montage. L'idée était de filmer de petites séquences de thérapies de famille et de s'en servir avec les étudiants. Comme j'étais le médecin le plus jeune, le chef de la clinique m'a dit : « Tu vas t'occuper de tout ça. » J'ai donc commencé à tourner, faire du montage, puis à prendre avec moi la caméra le week-end, tourner certaines choses avec les amis. Je me servais de la garde de nuit en psychiatrie pour faire le montage.

Vos films et documentaires se concentrent uniquement sur la société bulgare, ses maux, ses espoirs. Pourquoi ?

Je dis toujours que la Bulgarie est le pays des paradoxes. C'est l'un des plus pauvres de l'Union européenne et, pourtant, sur la chaîne de télé la plus populaire, on trouve par exemple beaucoup de télé-réalités gastronomiques. Ces émissions sont majoritairement regardées par des personnes âgées, qui touchent des pensions de retraite allant de 200 à 300 euros et se retrouvent à regarder comment préparer un homard... C'est absurde. Je ne veux pas lancer de grand débat sur la crise économique. C'est avant tout une question de valeurs, de dignité. Après huit années de transition du régime communiste vers un système, je peux le dire, de capitalisme sauvage, on a perdu énormément en valeurs, en émotions, en écoute. On ne sait plus ce qui est véritablement bien ou mal, on manque de directions. Le titre bulgare et international de *Taxi Sofia*, c'est justement ça : *Directions*. Ce film est très différent des précédents. Je crois que si l'on veut changer quelque chose de manière positive, il faut obligatoirement un premier pas, pour prendre la mesure de cette réalité. Il faut commencer un débat. Ce qu'il se passe en Bulgarie, niveau système social, éducation, santé... Ça ne va pas. Si on ne fait pas quelque chose très rapidement, on va atteindre un point de non-retour. La Bulgarie est passée en vingt-huit ans d'une population qui avoisinait les 9 millions à 5,5 millions.

Vous avez un autre projet sur le feu ?

Sofia n'a plus de secrets pour moi. On a remarqué que dans les rues, la nuit, on voit trois types de voitures : les taxis, les voitures de police et les ambulances. L'envie d'une sorte de trilogie est venue. *Taxi Sofia* est donc le premier volet. Le scénario pour le deuxième est déjà fin prêt, avec trois histoires de partenaires dans trois voitures de police pendant une nuit. Viendra, si tout se passe bien, le dernier sur les ambulanciers. Pour le coup, ce sera une belle manière de faire ressurgir mon passé médical (*rires*).

Pour aller plus loin :

- <http://www.bibliomonde.com/pays/bulgarie-17.html>

- *Bulgarie contemporaine, entre l'est et l'ouest*, Evguenia Kalinova, Iskra Baeva, Harmattan (L'), Collection *Le monde en transition*, 2003

Au Cinémateur également :

Le jeudi 7 décembre à 19h

Le juge et l'assassin de B. Tavernier (1976)

Débat avec M. Jacques Dallest Procureur général près de la Cour d'appel de Grenoble, spécialiste de l'affaire Vaucher
(Dans le cadre de *La Justice dans l'Ain* du 6 octobre 2017 au 19 janvier 2018)

Du 6 au 12 décembre 2017

Confident Royal de Stéphen Frears (vo)